L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.

MERCREDI MATIN, 23 JUILLET.

FEUILLETON.

JEAN DE THOMMERAY

PAR

JULES SANDEAU.

VII.

C'était une grande pitié d'entendre ce jeune homme exalter sa chute et son déshonneur. Je ne le quittais pas des yeux, et l'examen de sa personne ne démentait point son langage. Tout chez lui trahissait les habitudes de sa vie nouvelle. Les veilles, les excès, les émotions du jeu, avaient fané son teint, détri ses hanches et dépouillé son front. Le regard, autrefois si doux et si limpide, prenait par instans le reflet bleuâtre et le dur éclat de l'acier. La précision du geste, le son métallique de la voix, le ton sec et saccadé, l'assurance et l'aplomb que donne la richesse, faisaient de lui un des types accomplis du monde qu'il venait de peindre. Lorsqu'il était parti pour Pise, j'avais dit adieu à un poète, je retrouvais un homme d'affaires. — Vous vous êtes complètement mépris, répliquai-je, sur la pensée qui m'a conduit auprès de vous. Je n'apportais ici ni plaintes ni sermons : vous n'avez pas à vous défendre. Vous vivez comme il vous convient, je n'ai point qualité pour approuver vos actes. Je crois seulement que vous ne vous faites pas une idée juste et sérieuse de l'état d'affliction où votre famille est plongée : c'est mon devoir de vous en instruire. Souffrez donc que je reprenne les choses où je les ai laissées quand vous m'avez interrompu, car il faut que vous m'écoutiez. Je serai bref, et, ma tâche remplie, vous n'aurez d'autre juge que vous-même, je vous livrerai à vos réflexions. — Et, sans m'arrêter au geste d'impatience dont il n'avait pas été maître, j'entamai à nouveau le récit de ma visite chez ses parens. Je m'adressais, hélas! à une âme déjà bien endurcie. Tandis que je parlais, il allait et venait par la chambre, tordant et mordant sa moustache, et je lisais dans sa pensée qu'il n'était pas été fâché de voir surgir un incident qui m'aurait obligé de quitter la place. Quand j'en vins cependant à parler de sa mère, quand je la lui montrai telle que je la voyais, quand je lui rappelai qu'il était le seul enfant de prédilection, quand je lui affirmai qu'il l'était encore malgré ses fautes et ses égaremens, je le vis par degrés changer de maintien, ses traits se contractèrent, il se jeta sur le divan où j'étais assis, et prit sa tête entre ses mains. J'avais touché le point vulnérable, mais, pour y arriver, il m'avait fallu fouiller en plein roc, et dans son attendrissement même je sentais encore je ne sais quoi de fauche et de résistant.

Je le regardai quelque temps en silence, puis je l'attirai doucement vers moi. — Est-ce vous, Jean, que je retrouve ainsi, vous qui m'avez laissé une âme si haute et si fière? Vous n'êtes point la dupe des sophismes et des paradoxes que vous mettiez tout à l'heure en avant. Un groupe d'individus vivant aux crochets du hasard ne représente pas toute la société : vous vous noyez dans une mare, et vous soupirez l'océan. C'est ce que vous-même appeliez jadis une philosophie d'antichambre. Pour que vous en soyez vous là, il a dû se passer dans votre vie quelque chose d'affreux, quelque chose d'irréparable. Eh bien! mon enfant, un poète l'a dit, on se console en se plaignant, et parfois une parole nous a délivrés d'un remords. Au nom de la sympathie qui vous avait entraîné vers moi, au nom du sérieux intérêt que vous m'avez pas cessé de m'inspirer, confiez-moi le secret du mal que vous avez souffert. J'en connais déjà l'origine, vos dernières lettres m'avaient appris ce que peut-être vous ignoriez alors, vous aimiez Mme de R... Vous vivez resté seul avec elle à Pise, vous l'avez suivie à Paris. Dites, Jean, que s'est-il passé? on vous a fait au cœur une blessure bien profonde, plus profonde que celle dont vous avez failli mourir. S'il est trop tard pour la fermer, s'il ne m'est pas donné de pouvoir la guérir, ne puis-je du moins, cette fois encore, y porter une main amie?

Au nom de Mme de R..., il avait tressailli; un sourire étrange effleura ses lèvres. Ce fut l'affaire d'un instant. Il se leva, roula entre ses doigts un cigarette, l'alluma à la flamme de la bougie, puis, avec la familiarité du parvenu, il se mit à cheval sur une chaise en point de Boanvaisé, et les bras appuyés sur le dossier, d'un air aussi dégagé que s'il débitait la nouvelle du jour ou l'anecdote de la veille : — Mon Dieu, monsieur, s'il peut vous être agréable d'entendre raconter cette petite drôlerie, je veux bien vous la dire. Je doute, à ne vous rien celer, qu'elle réponde à votre attente. C'est une histoire toute simple, et qui n'a pas, au temps où nous sommes, le mérite de l'originalité; vous la prendrez pour ce qu'elle vaut. Voici la chose dans sa grâce naïve. J'aimais Mme de R...; je l'aimais d'un amour craintif et discret. Je ne m'arrêtais pas, à ui que je faisait ma mère, à l'apparente frivolité de ses goûts; quoique vaguement mal étouffés, quelques réflexions inspirées par l'indifférence des affections humaines m'avaient ouvert sur le passé de cette jeune femme des perspectives désolées. J'étais tout pénétré des premières lectures dont ma jeunesse avait été nourrie : je voyais en elle un cœur brisé et qui n'aspire plus qu'au repos. Mon amour n'avait pas encore été se déclarer, lorsque ma mère me surprit le secret. Elle n'eut plus dès lors qu'une pensée, m'arracher au danger qu'elle pressentait, et quitta Pise en m'entraînant avec elle. Je résistai à ses remontrances, je finis par céder à ses prières. J'étais de bonne foi. Mme de R..... n'avait rien dit, rien fait pour encourager ma passion ni pour en prévoyer l'aveu. Et ma vertu s'enorgueillit de son ouvrage. Je n'aurais pas voulu l'affronter, tant elle semblait morte au sentiment qui remplissait ma vie. L'annonce de mon prochain départ que l'avant fit troubler : elle ne soupçonnait pas plus à s'en étonner qu'à s'en plaindre. Il ne me déplaisait point d'aller ensevelir dans la retraite l'éternelle tristesse d'un amour malheureux : je partis sans espoir de retour. Cependant, à mesure que je m'éloignais, un flot de pensées tumultueuses montait à mon cerveau. Je m'indignais contre moi-même : je m'accusais d'impuissanceté. Une voix intérieure me criait que je laissais le bonheur derrière moi : qu'avais-je fait pour le saisir? Eh! mes fortunait à l'heure des adieux, je me figurais que son dernier regard renfermait un reproche, que la dernière étreinte de sa main usait de me retenir. A l'inverse, au moment d'abandonner le pays où fleurit l'oranger, la terre où je l'avais connue, où je l'avais aimée, je sentis que le sacrifice était au-dessus de mes forces : je m'échappai des bras de ma mère et repris la route de Pise. A peine arrivé, je courus au palais qu'habitait Mme de R..... je me jetai à ses genoux, je couvris ses mains de baisers et de larmes, et vit fait bien qu'elle ait été touchée d'une passion si héritante, car je lui dois cette justice qu'elle ne tarda pas à m'en octroyer le prix.

Je ne le nie point, je connus d'heureux jours. En amour, aussi bien qu'en matière de foi, il n'est rien que de crère, l'objet du culte importe peu : tout ce que l'on croit est vrai, il n'y a de vrai que ce que l'on croit. J'aimais, j'étais aimé : mon rêve n'était fait chair, il palpitait sous mes caresses. Jamais lune de miel ne brilla d'un si doux éclat. Je vivais dans l'extase, je marchais sur les nuées, je goûtais dans leur plénitude les joies et les ivresses qui mettent l'homme au rang des dieux. L'heure était proche où j'allais reprendre ma place parmi les mortels. Le printemps s'annonçait à peine que déjà Valentine, c'était son nom d'ange, se montrait impatiente de retourner en France. Je me disposais à l'accompagner; elle me fit entendre qu'elle aimait vis-à-vis du monde des ménagemens à garder. En même temps elle me sonnait, avec tout la tendresse imaginable, d'aller passer deux ou trois mois chez mes parents : nous devions tous les deux cette réparation à ma mère, elle insistait beaucoup là-dessus. J'étais inquiet, sans savoir pourquoi; j'éprouvais le sourd malaise qui précède la fin du bonheur. La veille du départ, comme elle achevait ses préparatifs avec l'ardeur d'une pensionnaire qui s'apprête à quitter le couvent : — Vous partez sans moi, vous partez! lui dis-je. Que vaisje devenir loin de vous? Je ne le comprends vraiment pas. Nous ne nous verrons plus qu'à travers mille obstacles. Si vous le voulez bien, nous ne nous séparerons pas. Je sais qu'il y a dans la Sabine ou dans les gorges du Mont-Cassin des solitudes enchantées faites pour servir de refuge aux âmes que la société opprime ou méconnaît : c'est là que nous irions vivre tous deux, libres, isolés, oubliés du monde qui n'est pas digne de nous posséder. — Toute séductrice qu'elle était, cette proposition n'obtint pas le succès que j'en espérais. — Le Sabine! le Mont-Cassin! je n'y avais jamais pensé : vous m'apprenez, me dit-elle. — Cette réponse, à laquelle j'étais loin de m'attendre, aurait dû m'éclairer. Une pression douloureuse se dissipa dans l'attendrissement des adieux. Je rentrais en France quelques jours après elle; mais au lieu de me rendre en Bretagne, comme j'en avais l'intention, j'allai fatalement la rejoindre à Paris.

Ici, monsieur, changement de décor! J'étais de retour depuis plus d'un mois, et il ne m'avait encore été permis de contempler ma divinité qu'à ses heures de réception, quand la nuit et la ville faisaient cercle autour d'elle et dédiaient dans ses salons. Un mot, un regard, un sourire, pour toute satisfaction, passé une pression de main furtive, tel était le régime frugal auquel je me trouvais soumis après tant de jours d'abondance. J'avais loué dans un des quartiers les plus retirés et les plus solitaires, un pavillon isolé au fond d'un jardin, où souvent je m'allais dès l'heure du berger : souvent l'ombre qui pendant l'hiver se nourrit de sa propre graisse, mon bonheur en était réduit à ambroisier de ses souvenirs. Dérobée à ses regards, consolation suprême des amans en retrait d'emploi, j'écrivais des lettres que j'oserais qualifier de brûlantes, et qui, pour la plupart, demeuraient sans réponse. Disons-le en passant, nous avons, pendant la durée des entretiens épistolaires qui furent longtemps les délices d'une société anéjourd'hui disperse. En général, les hommes n'écrivent plus que des lettres d'affaires : la force d'amour a tué chez les femmes le goût et le génie de la correspondance. Vous pouvez comprendre avec son cœur ce qui est de la rue de Courcelles. Cette dame exprimait n'éprouvait pas cependant, en quoi bien d'ordinaire les lettres d'affaires, cette destinée fétrie dans sa fleur et que n'était conçue pour tâche de récompiler avec la vie s'épanouissait au sein de l'opulence comme dans son élément naturel. Je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que, si Mme de R... était en effet ce qu'elle tisme de la société, la société traitait assez doucement ses victimes. Quant au mari, je n'avais fait que l'entrevoir : c'était un homme de trente ans à peine, fastueux avant l'âge, d'un aspect dégant et froid, et qui laissait volontiers à sa femme toutes les libertés dont il usait largement pour lui-même. Un manement grand train chaque de son côté, et vivaient sous le même toit à peu près étrangers l'un à l'autre. Voilà l'intérieur que je me plaisais à remplir de tragédies bourgeoises, d'épopées domestiques. Toutes mes idées étaient renversées. L'ange de Pise se dérobait et n'échappait par tous les bouts, et chaque fois que j'essayais de le ressaisir, ses plumes de son aile me restaient désunissantes. La réignation n'était pas mes fait. Irrité par les obstacles et les difficultés qu'il rencontrait à chaque pas, mon amour prenait tous les jours un caractère plus pressant et plus fiévreux. Cet amour, je dans mes cervaux, avait envahi tout mon être; l'image des voluptés perdues obsédait mon cœur et mes sens. Bien que décho de son prestige, l'objet était encore d'assez haut prix pour mériter d'être disputé; comme Henri IV, je me mis en campagne pour reconquérir mon royaume. Tous les jours, aux mêmes heures, je battais à cheval les allées du bois, et j'avais parfois la satisfaction d'apercevoir mon inhumaine nonchalamment assise sur les coussins de sa voiture et distribuant autour du lac sourires et salutes familiers. Je me reportais aux longues promenades que nous faisions ensemble, par les après-midi silencieuses sur les bords de l'Arno ou sous les chênes verts des *Cascines*: mes rêveries étaient mêlées. J'avais noué des relations qui m'ouvraient la société parisienne. Les plaisirs de l'hiver promettaient de se prolonger jusqu'à l'été; c'est la malice du bruit de l'éclat des fêtes que je la retrouvais le soir, et qu'il m'était accordé d'échanger quelques paroles avec elle. Je la suivais à travers la foule, et lorsqu'elle se pouvait l'abordait, lorsque, dans un tête-à-tête enlevé d'assaut et dont les instants étaient comptés, l'oasis me plaudre à mots voilés et lui rappeler discrètement ce qu'elle semblait avoir oublié, elle avait avec moi des ingénuités d'enfant qui deux étonnements de vierge qui coupaient court à tout et me désarçonnaient. J'étais vaincu obligé de céder la place, et je m'éloignais la rage dans le cœur, ne sachant pe que je devais admirer le plus, de ma bêtise ou de ma lâcheté.

(*A continuer.*)

Médicaments.

NEW-FOUNDLAND BITTER.

CE BITTER est très remarquable par couleur claire et limpide et par son goût très agréable et aromatique. Sa saveur est légèrement amère et son action sur l'économie est excitante et généreuse. Il est doué d'une énergie vitale qui marque son empreinte salutaire sur l'estomac, le sang et le système nerveux. Il réveille la tonicité de l'estomac, imprime plus de puissance au système nerveux et augmente la richesse du sang. Il combat efficacement un grand nombre de maladies, et les enfants, les dames et les entiemen peuvent en prendre sans avoir d'autre inconvénient à redouter que celui de bien se porter.

C'est un Apéritif.

et son action sur l'estomac est vive, excitante et soutenue. Il anime cet organe si important et dont l'heureux fonctionnement est indispensable pour avoir une bonne santé. Il augmente l'appétit, fait cesser les douleurs qui accompagnent souvent le travail digestif, arrête par la vomicité qui révèle dans l'estomac la formation des gaz qui se forment souvent pendant les digestions. Il extrait les phlegmes et les saburres qui empêchent une bonne alimentation et donnent un goût d'amertume très désagréable dans la bouche. Après son usage le foie digonfle, la tête s'éclaircit plus facilement, et ceux qui sont fatigués par une constipation opiniâtre voient cette affection disparaître.

Tous les Mé'ecins

et toutes les personnes qui ont eu douleur santé en font le plus grand éloge et le proclament sans partail pour guérir la dyspepsie, la gastralgie, les barras d'estomac, les crampes souvent si douloureuses et si tenaces. Il est surtout très avantageux pour les dames d'une santé délicate, qui, sans être malades à en mourir, sont éprouvées souvent des défaillances et des faiblesses et ont un estomac faible et qui digère mal. Les enfants débiles et les convalescents devront en prendre plusieurs fois par jour, et les parents seront frappés de la rapidité avec laquelle, sous l'influence du NEWFOUNDLAND BITTER la force reprendra la faiblesse et les couleurs vives et les joues couleurs.

Détruire les Maladies

encrédules de l'estomac, les arrêter à leur début et surtout les prévenir est une propriété incontestable que toutes les personnes honnêtes et dignes de foi reconnaissent au NEWFOUNDLAND BITTER.

Pour la Poitrine

et pour les nombreuses affections des poumons, il agit sûrement par son action excitante et calmante en même temps. Il supprime plus de force à la respiration, calme la toux, fait cracher plus facilement dans les rhumes qui duraient de longtemps, et fait disparaître les points douloureux qui occupent dans les maladies le devant de la poitrine.

Le Sang

est le suc nourricier, la chair vivante qui, comme dans toute l'économie fécondent les organes, comme les fleuves fécondent les verdoyantes campagne, comme le Nil fécondent l'Egypte. C'est lui qui répare les portes subies par les maladies, les excès et le travail. Avec un mauvais sang : faiblesse; avec un sang riche : force. Plus le sang contient de globules plus il est riche. Mais ces globules et toutes les autres parties sang se forment au dépend des alimens. De même que le fermier qui veut ensemencer son champ cherche et trouve dans son grenier les graines qu'il lui faut pour les confier à la terre qui les lui rendra au centuple, de même le sang puise dans les alimens sa richesse et sa force. Mais pour que les alimens soient du sang riche, il faut qu'ils soient bien digérés, bien élaborés. Elaborer et digérer des alimens, tel est le rôle de l'estomac. Si le ver arrive, je pense bien cultivé son champ, plusieurs poisons. De même si l'estomac est malade il digèrera mal ou pas du tout. La charrue met le champ dans de bonnes conditions pour faire une bonne récolte. Le NEWFOUNDLAND BITTER remet l'estomac dans les meilleures conditions indispensables pour avoir de l'appétit et bien digérer. Le laboureur récolte du blé, du maïs, du coton ou du sucre; celui qui, grâce au NEWFOUNDLAND BITTER a un bon estomac, récolte : santé, la force, le sang vif, les mouvements libres.

Quelle est la récolte qui vaut le mieux!

Quand les digestions sont rapides et bien faites le sang devient plus riche.

Aussi les Femmes Nerveuses

anémiques ou chloroticques, les jeunes filles pâles et sans des couleurs, celles qui sont qui ne sont pas encore femmes, et qui tout les mois éprouvent de fortes coliques et de vives douleurs dans les reins, doivent prendre quatre fois par jour du NEWFOUNDLAND BITTER. La rapidité avec laquelle agit le NEWFOUNDLAND pour activer le retard de certaines jeunes filles est vraiment remarquable, et beaucoup de personnes malades tous les mois doivent le boire de ne plus rien éprouver. Cette action stimulante nous a été confirmée par trop de personnes digne de foi pour que nous ne prenions pas la liberté de l'annoncer aux dames et aux jeunes filles, certains que nous sommes de leur rendre le plus grand service.

Les Habitants des Campagnes

minés par la fièvre, ayant la rate grosse, le sang pauvre, devront, s'ils ont la fièvre depuis longtemps, et s'ils n'ont pas pu la couper par la quinine, essayer le NEWFOUNDLAND BITTER. Nous connaissons des hommes très respectables qui nous ont dit ne s'être guéris qu'avec le NEWFOUNDLAND BITTER de fièvres très tenaces. Ceux qui ont mangé du sel marin des solitudes enchantées faites pour servir de refuge aux âmes que la société opprime ou méconnaît : c'est là que nous irions vivre tous deux, libres, isolés, oubliés du monde qui n'est pas digne de nous posséder. — Toute séductrice qu'elle était, cette proposition n'obtint pas le succès que j'en espérais. — Le Sabine! le Mont-Cassin! je n'y avais jamais pensé : vous m'apprenez, me dit-elle. — Cette réponse, à laquelle j'étais loin de m'attendre, aurait dû m'éclairer. Une pression douloureuse se dissipa dans l'attendrissement des adieux. Je rentrais en France quelques jours après elle; mais au lieu de me rendre en Bretagne, comme j'en avais l'intention, j'allai fatalement la rejoindre à Paris.

Ici, monsieur, changement de décor! J'étais de retour depuis plus d'un mois, et il ne m'avait encore été permis de contempler ma divinité qu'à ses heures de réception, quand la nuit et la ville faisaient cercle autour d'elle et dédiaient dans ses salons. Un mot, un regard, un sourire, pour toute satisfaction, passé une pression de main furtive, tel était le régime frugal auquel je me trouvais soumis après tant de jours d'abondance. J'avais loué dans un des quartiers les plus retirés et les plus solitaires, un pavillon isolé au fond d'un jardin, où souvent je m'allais dès l'heure du berger : souvent l'ombre qui pendant l'hiver se nourrit de sa propre graisse, mon bonheur en était réduit à ambroisier de ses souvenirs. Dérobée à ses regards, consolation suprême des amans en retrait d'emploi, j'écrivais des lettres que j'oserais qualifier de brûlantes, et qui, pour la plupart, demeuraient sans réponse. Disons-le en passant, nous avons, pendant la durée des entretiens épistolaires qui furent longtemps les délices d'une société aujourd'hui disperse. En général, les hommes n'écrivent plus que des lettres d'affaires : la force d'amour a tué chez les femmes le goût et le génie de la correspondance. Vous pouvez comprendre avec son cœur ce qui est de la rue de Courcelles. Cette dame exprimait n'éprouvait pas cependant, en quoi bien d'ordinaire les lettres d'affaires, cette destinée fétrie dans sa fleur et que n'était conçue pour tâche de récompiler avec la vie s'épanouissait au sein de l'opulence comme dans son élément naturel. Je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que, si Mme de R... était en effet ce qu'elle tisme de la société, la société traitait assez doucement ses victimes. Quant au mari, je n'avais fait que l'entrevoir : c'était un homme de trente ans à peine, fastueux avant l'âge, d'un aspect dégant et froid, et qui laissait volontiers à sa femme toutes les libertés dont il usait largement pour lui-même. Un manement grand train chacun de son côté, et vivaient sous le même toit à peu près étrangers l'un à l'autre. Voilà l'intérieur que je me plaisais à remplir de tragédies bourgeoises, d'épopées domestiques. Toutes mes idées étaient renversées. L'ange de Pise se dérobait et n'échappait par tous les bouts, et chaque fois que j'essayais de le ressaisir, ses plumes de son aile me restaient désunissantes. La résignation n'était pas mes fait. Irrité par les obstacles et les difficultés qu'il rencontrait à chaque pas, mon amour prenait tous les jours un caractère plus pressant et plus fiévreux. Cet amour, je dans mes cervaux, avait envahi tout mon être; l'image des voluptés perdues obsédait mon cœur et mes sens. Bien que déchu de son prestige, l'objet était encore d'assez haut prix pour mériter d'être disputé; comme Henri IV, je me mis en campagne pour reconquérir mon royaume. Tous les jours, aux mêmes heures, je battais à cheval les allées du bois, et j'avais parfois la satisfaction d'apercevoir mon inhumaine nonchalamment assise sur les coussins de sa voiture et distribuant autour du lac sourires et salutes familiers. Je me reportais aux longues promenades que nous faisions ensemble, par les après-midi silencieuses sur les bords de l'Arno ou sous les chênes verts des *Cascines*: mes rêveries étaient mêlées. J'avais noué des relations qui m'ouvraient la société parisienne. Les plaisirs de l'hiver promettaient de se prolonger jusqu'à l'été; c'est la malice du bruit de l'éclat des fêtes que je la retrouvais le soir, et qu'il m'était accordé d'échanger quelques paroles avec elle. Je la suivais à travers la foule, et lorsqu'elle se pouvait l'abordait, lorsque, dans un tête-à-tête enlevé d'assaut et dont les instants étaient comptés, l'oasis me plaudre à mots voilés et lui rappeler discrètement ce qu'elle semblait avoir oublié, elle avait avec moi des ingénuités d'enfant qui deux étonnements de vierge qui coupaient court à tout et me désarçonnaient. J'étais vaincu obligé de céder la place, et je m'éloignais la rage dans le cœur, ne sachant pe que je devais admirer le plus, de ma bêtise ou de ma lâcheté.

(*A continuer.*)

VAPEURS

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

(SUCCESSEURS DE CAMPBELL)

GRANDES LIGNES DE VAPEURS POUR LA FRANCE.

Les Vapeurs de la Compagnie Générale Transatlantique partiront de New-York et du Havre, de Southampton, et de Brest, les dates ci-dessous :

PARIS, capt. Lamaze, samedi, 30 juin.
VILLE-DE-PARIS, capt. Guyon, samedi, 21 juin.
VILLE-DU-HAVRE, capt. Surmont, samedi, 5 août.
FRERIER, capt. Depas, samedi, 19 août.
SAINT-LAURENT, capt. Lormier, samedi, 2 sep.

PRIX DU PASSAGE (en or compris le vin) POUR BREST OU LE HAVRE :

Première cabine, $100. (Seconde cabine, $60.

Billets d'excursion à prix réduits.

Une nourriture substantielle et variée est comprise dans le prix du passage.

Les voyageurs soucieux qui veulent voir la capitale française, n'ont pas à se préoccuper des moyens de continuer leur voyage, puisque les vapeurs de la Compagnie Générale Transatlantique remontent la Seine jusqu'à Paris.

Pour fret ou passage, s'adresser à

CHAS. MONTAGNE, Agent, No 7, Bowling-Green, New-York.
L. GRANDI, Agent, Quai du Havre, No. 1, N. O.

nov—1291

Compagnie de Ligne de Steamers d'Etat.

Steamers de premier ordre, à hélice, construits sur la Clyde, faisant le service régulier entre la Nouvelle-Orléans et Liverpool, par Glasgow et New York, savoir :

LOUISIANA, de 1000 tonneaux, capt. Bulwer.
MINNESOTA, de 1000 " capt. Hamilton.
ALABAMA, de 1000 " capt. Flint.
PENNSYLVANIA, de 1000 " capt. Erson.
VIRGINIA, de 1000 " capt. Sadler.
GEORGIA, de 1000 " en construction.

Les steamers de cette ligne partiront :

Pour Liverpool, directement, savoir :

LOUISIANA le soir du SAMEDI, 4 août.

Il recevra du fret et passagers directement pour le Havre, Brême, Hambourg, Anvers, Rotterdam et tous les ports du Continent.

Des billets de passage, aller et retour, seront vendus à des prix réduits. Nous ne vendons pas des billets pour l'Angleterre et l'Europe.

Nous pouvons prendre une cargaison entière.

Une surveillance de chambre et un médecin sont engagés sur chaque steamer. On n'en a pas pour les autres.

Ces steamers passent la barre en tout temps, sans détention.

Nouveau Tarif de passage et de marchandises convenu entre les Steamers d'Etat et les Steamers Transatlantiques.

	Chambres	Entrepont	Pour Liverpool, Brême, Hambourg, Anvers, Rotterdam, Copenhague, Malmo, Christiania, Stavanger et Drontheim	Pour Liverpool, Brême, Hambourg, Anvers, Rotterdam, Copenhague, Malmo, Christiania, Stavanger et Drontheim
De la Nlle-Orléans à Liverpool, et toutes les parties du Royaume-Uni	$125 00	$60 00	$60 00	$100 00
Paris	140 00	60 00	60 00	100 00
Vienne	170 00	80 00	80 00	120 00
Havre, Hamburg, Anvers	125 00	50 00	60 00	100 00
Brême, Gothenburg, Christiana, Bergen, Copenhague, Malmo, Christiania, Stavanger et Drontheim	140 00	60 00	60 00	100 00

Pour le trajet entier, réunissant via Liverpool et New-York, et de la part du steamer (à l'option des passagers) pour la Nlle-Orléans, ajouter $50 au tarif ci-dessus.

	Chambres	Entrepont	Entrepont	Aller et retour.
Certificats payés d'avance pour la Nlle-Orléans à Liverpool, et de toutes les parties de l'Angleterre, Hamburg, Brême, Anvers, Rotterdam, Christiania, Malmo, Copenhague, Gothenburg, Stavanger et Drontheim	120 00	50 00	55 00	
	130 00	60 00	61 00	

Payable en monnaie courante des Etats-Unis.

Enfants au dessous de 12 ans, moitié prix, points enfants gratis.

Pour fret ou passage, s'adresser à

A. K. MILLER & CO.,
No 20 de la rue Carondelet,
Agents.

BRÊME.

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,

Faisant le service entre BRÊME et la NOUVELLE-ORLÉANS, avec escale au Havre, à Southampton et la Havane.

Les vapeurs de la Compagnie du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD, rapprochent leur service régulier comme suit :

De Brême.	Nlle-Orléans.
Germania... 10 sept.	11 octobre.
Hannover... 20 "	21 "
Frankfurt... 1 octobre	2 novembre
Kedar..... 22 "	23 "

Les jours de départ (suivants) seront supposés plus tard.

En partant de Brême, les steamers touchent au Havre et à la Havane; et dans le voyage de retour, ils touchent à la Havane et à Southampton, pour embarquer et débarquer les passagers et le fret.

PRIX DU PASSAGE

De Brême, Southampton ou le Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans :

Chambres..... $[illegible] en or.
Entrepont..... [illegible] " "

De la Nouvelle-Orléans à la Havane, Southampton, —ou Havre et à Brême :

Chambres..... $[illegible] en or.
Entrepont..... [illegible] " "

Des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre, pour la Nouvelle-Orléans, sont délivrés par les consignataires.

Pour plus de détails, s'adresser à

ED. F. SCHUMEYER & CO., Agents,
août—1an. No 6 de la rue de l'Union.

Pour New York, directement.

Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.

CETTE LIGNE SE COMPOSE DES steamers suivants,

NEW ORLEANS,
GEO. CROMWELL,
GEO. WASHINGTON,
CORTES,
ST-LOUIS,

Le steamer NEW ORLEANS,
Gager, commandant,

Partira de son wharf, au pied de la rue Toulouse SAMEDI, 28 Juillet, à 4 h. A. M.

Passage.....$20.

Cette Ligne prend du fret et donne des connaissements pour LIVERPOOL, BREME et le HAVRE.

Pour fret ou passage, s'adresser à

ALFRED MOULTON,
Rue Carondelet, No 61.

POUR PHILADELPHIE, directement — Départ, JEUDI, le 31 Juillet.

Portant le malle des E. U.

Le beau steamer, de première classe

JUNIATA,

capt Cutherine,

Pour fret ou passage, s'adresser à

EDW. L. MORTIMER, Agent,
Bureau sur le wharf, et Grevier.

Le steamer YAZOO, cap. Barrett, suivra et partira à son jour régulier.

Compagnie d'Assurance de l'Union DE LA NLLE-ORLÉANS.

SEIZIÈME ÉTAT ANNUEL

De la Compagnie d'Assurance de l'Union de la Nlle-Orléans, publié conformément à la loi et à sa charte.

Montant des primes reçues dans l'année expirée le 30 avril 1873.

Primes d'incendie	$90,490 93
Primes de rivières	17,081 74
Primes de mer	14,064 37
	120,636 04
En moins, primes remboursées	1,200 20
	$119,392 84

Payé dans l'année —

Pertes par l'incendie	$22,198 08	
Pertes sur les rivières	7,746 61	
Pertes sur mer	4,706 88	
	$34,649 14	
Réassurances	7,051 40	
Loyer	2,500 00	
Taxes	4,281 16	
Réfaction (rebate)	14,013 22	
Réserve pour risques non expirés	88,799 03	
Dépenses, escomptes et intérêts	9,722 77	117,064 80
		$12,318 74

L'actif de la Compagnie est comme suit :

Prêts garantis	$11,919 20	
Prêts garantis par hypothèques	31,123 60	
Effets à recevoir pour primes	14,052 60	
Actions, bons et autres garanties	148,675 00	
Propriété foncière	11,400 16	
Primes en voie de recouvrement	17,002 05	
En caisse	14,638 24	
	$248,808 74	

Le tableau qui précède est une copie exacte faite sur les livres de la Compagnie.

A. CHIAPELLA, Président.

J. M. CRAWFORD, Secrétaire.

ETAT DE LA LOUISIANE,
Paroisse d'Orléans, ville de la Nlle-Orléans.

Assermenté et signé pardevant moi, ce 14 mai 1873.

JAS. FARRY, Notaire Public.

Les Directeurs ont déclaré aujourd'hui, un dividende de cinq pièces par action, payable à dater du 25 du courant.

— DIRECTEURS —

A. CHIAPELLA, L. F. GENÉRÈS,
W. R. SCHMIDT, R. W. ADAMS,
C. KOHN, J. J. FERNANDEZ,
ED. BURTHE, F. LABORDE,
A. TERTROU, X. GIRAUD,
J. BAYLE, R. SALOY,
A. BONNEGASE, H. BOISBLANC.

(final—1y)

GEO. MERZ

BRASSERIE DU VIEUX CANAL,

Angle Toulouse et Villere, Nlle-Orléans.

[illegible]

VAPEURS.

Le Lac.

ARRANGEMENT D'ÉTÉ.

Steamers de la Ligne des Bassin-Unis entre Mandeville et la Nlle-Orléans.

Pour Mandeville, Louisbury, Madisonville et Covington.

Le beau steamer de marchandises et à bonne première

CHERILE,

Capitaine [illegible]

Partira tous les quatre jours, le LUNDI et le JEUDI, à l'arrivée du train de 10 heures et demie du matin; le MARDI, à l'arrivée du train de 8 heures du matin; le MERCREDI, à l'arrivée du convoi de 9 heures du matin; le VENDREDI à l'arrivée du convoi de 3 heures de l'après-midi; le SAMEDI, à l'arrivée du convoi de 4 h. P. M., et le DIMANCHE, à l'arrivée du convoi de 7 heures et demie du matin.

Le LUNDI et le JEUDI le steamer du Lac partira du canal de Pontchartrain, Jackson, Rue Ponchartrain, et sera rendu à Mandeville, Louisbury, Madisonville et Covington.

Le MARDI, le MERCREDI, à 6 heures du matin, le VENDREDI et le SAMEDI, à 4 heures du matin, et le DIMANCHE, à 7 heures du matin, le steamer partira de Mandeville, Louisbury, Madisonville et Covington, et sera rendu à la Nlle-Orléans, à 6 heures du matin, à 4 heures du matin, à 4 heures du matin, et à 7 heures du matin, respectivement.

Les vapeurs ne touchent à aucun des ports intermédiaires.

Les vapeurs ne touchent à aucun des ports intermédiaires.

Les vapeurs seront toujours prêts à partir à l'heure de leur départ, et ne partiront pas en retard.

Les vapeurs ne partiront à la station de Gentilly qu'après avoir reçu le signal du conducteur avant le départ du convoi.

C. H. SORIA, Agent.

Excursion du Dimanche et du Mercredi.

Compagnie de Paquets Spécifiques de Mandeville et de la Nouvelle-Orléans.

Pour Mandeville, Louisbury et Madisonville.

Le beau steamer, de première première, de la malle des Bassin-Unis,

CHERILE,

Capitaine Wm Hanover,

[illegible] pour les familles et autres, son service pour les susdites villes, le DIMANCHE de l'arrivée du train de 9 heures et demie du matin, et le MERCREDI, à l'arrivée du train de 8 heures et demie du matin, à temps pour les plaisirs de nos hôtes, et le retour, à temps pour les plaisirs de nos hôtes.

Le steamer CHERILE ne touchera et ne barra aucun arrêt adressé par H. Delgrec.

Prix de l'excursion—aller et retour..... $1 00

Pour plus de détails, s'adresser à

E. M. SURANTON,
Gen'l Superint.

E. F. SEUTE,
Gen'l Ticket Agt.

Vicksburg.

Départ tous les SAMEDIS, à 5 h. P. M.

HENRY TEVIS,

Capt. Gibbs, capitaine.

Pour Donaldsonville, Plaquemine, Baton Rouge, Port Hudson, Bayou Sara, Fort à Jacques, Vicksburg et tout les steamers intermédiaires.

A Vicksburg le H. TEVIS rattra avec les bateaux Jackson, Yazoo, Sunflower, Big Black et Sunflower. Il fait aussi le service régulier de Vicksburg.

Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à

JOS. TEVIS, Rue Commune.

Tempé—1lm

TENSIA.

Pour Vicksburg, le steamer

Pilotor, New Tensia, Bayou Sara, Fort Adams, Natchez, Port Hudson, Baton Rouge, Plaquemine et les débarquères intermédiaires, le paquetot

SELIM, capitaine le W. G. Pitts, de la malle des Etats-Unis, faisant le service deux fois par semaine—partira le Bayou, par tous les LUNDIS et VENDREDIS, à 4 h. P. M. pour Tunica.

J. E. CARLIN, agent, 50 Nouvelle-Orléans.

Paquebot Régulier des Bayous.

Partira tous les MERCREDIS, à 5 heures P. M.

Pour Opelousas Washington, Port Barré, et tous les débarcadères de l'Atchafalaya et du Bayou Courtableau. Le nouveau steamer

Capt. PERKINS, capitaine H. H. Brown, commis, 1 de Schmidt, sera rendu à Port Barré, et, dès qu'il sera rendu, il partira à bord, en s'adressant à

BRITTON & SPENCER, Agents,
No 18 rue Gravier.

Armis, Marvillet. G. CARLIN, Agent,
J. DUBOURSSIN, Port Barré.

Bateau de la Nouvelle-Orléans à la Côte, à Bâton-Rouge, par le Rail-Road Lafourche.

Départ de la Nouvelle-Orléans, tous les LUNDIS à 4 heures P. M., et les JEUDIS à 4 heures A. M.

Le bateau HEZEN HOPKINS, Capitaine J. A. Charlot, Commis, J. A. Charlot, Se rendra recevoir le fret et le départ du débarcadère du Bayou Lafourche jusqu'à Thibodaux.

Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à